Raoul, sire de Créqui,

Monvel


N15

RAOUL,

SIRE DE CRÉQUI,

COMEDIE

EN TROIS ACTES, EN PRSOE.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Samédi 31 Octobre 1789.

Paroles de M. MONVEL.
Musique de M. DALAYRAC.



A AVIGNON,

Chez les Freres BONNET, Imprieurs-Libraires, vis-à-vis le Puits de Bœufs.

1792.

ACTEURS.

RAOUL DE CRÉQUI.

ADELE, épouse de Raoul de Créqui.

Le jeune CRAON, fils d'Adele & de Créqui.

GÉRARD, pere de Créqui.

LAHIRE, écuyer de Créqui.

LANDRY, paysan, vassal de Créqui.

LUDGER, concierge de la prison de Créqui.

BATHILDE, jeune fille de Ludger.

ÉLOI, fils de Ludger.

PAYSANS,	Vassaux de Créqui.
PAYSANNES,	
VEILLARDS,	
ENFANS,	

ROGER, écuyer du parti de Beaudouin.

SOLDATS, de Beaudouin.

La Scene se passe en face du Château de Créqui.



RAOUL, SIRE DE CRÉQUI.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le devant du château de Créqui, duquel on sort par un Pont-levis ; il est situé sur l'aîle gauche du Théâtre ; à droite sont des arbres, au milieu desquels on voit une Eglise antique.

Pendant l'ouverture, on apperçoit des paysans effrayés, traverser le Théâtre, & l'on voit des soldats chargés de faisceaux d'armes. ROGER *les rassemble & leur donne l'ordre de porter ces armes dans un endroit qu'il désigne du geste.*

Le jeune Craon, pâle, défiguré, tremblant accourt & tombe presque défaillant sur un banc de pierre qui se trouve vers l'aîle gauche du Théâtre.

SCENE PREMIERE.

CRAON, *seul.*

O Ciel ! ayez pitié de moi... Sauvez-nous de la fureur de ces méchans Soldats.... Créqui, Créqui ! sort du tombeau... Viens venger ton pere & ta femme & ton fils.

SCENE II.

CRAON, *toujours assis.* BATHILDE, ÉLOI, *portant chacun un panier à leur bras.*

ÉLOI, *regardant du côté du Pont-levis.*

AH ! mon Dieu ! comme il est beau le Château de Créqui !

BATHILDE.

Oui. . . . mais en y entrant, ces vilains soldats qui couraient m'ont fait peur.

ÉLOI, *d'un air important.*

Si je n'avois pas eu l'air si déterminé, moi. . . . surement ils nous auroient attaqués (*il s'arrête & regarde Craon*), mais voilà un petit garçon qu'ils auront sans doute effrayé comme toi. . . Vois donc comme il est pâle ! . . .

BATHILDE.

Il pleure, mon frere.

ÉLOI.

C'eſt que les hommes d'armes l'auront battu.

BATHILDE. (*Ils s'approchent de Craon*).

Qu'eſt-ce que vous avez donc, mon petit ami ?

ÉLOI.

Vous êtes pâle comme tout.... eſt-ce que vous vous trouvez mal ?

CRAON, *d'un air effrayé, la voix entre-coupée.*

Avez-vous rencontré des ſoldats ?

BATHILDE.

Oui, beaucoup, beaucoup.

ÉLOI.

Et qui portaient des piques, des lances, des grandes épées... que cela faiſait trembler....

CRAON.

Ils ont voulu me tuer...

BATHILDE.

Ah ! les mechants !

CRAON.

Vous avez bien vu des payſans qui fuyaient ?....

ÉLOI.

Oh ! ils avaient de bonnes jambes.

CRAON.

Eh ! bien, ces bonnes gens s'étaient armés pour me défendre, pour défendre mes parens... les hommes d'armes ſe ſont jétés ſur eux, leur ont arraché les piques, les épées...

BATILDE.

Et pourquoi ? eſt-ce qu'ils vous en veulent ?

CRAON.

Parce que nous avons perdu notre ſeul appui, notre unique défenſeur, mon pere.... parce qu'un parent cruel veut s'emparer de notre héritage, qu'il veut contraindre ma mere à l'épouſer, qu'elle réſiſte à toutes ſes menaces, & qu'il eſpere à force de cruautés, lui arracher enfin l'aveu qu'elle refuſe..... Ces lieux où nous ſeuls avons droits de commander, ſont pleins de ſoldats féroces, qui nous y traitent en eſclaves.

ÉLOI.

Quoi le Château eſt à vous ?.., Vous êtes donc un Créqui !

CRAON.

Je ſuis ſon fils.

BATHILDE.

Mon frere, c'eſt le petit Craon, dont on parle chez nous tous les jours.

CRAON.

Vous n'êtes donc jamais venus ici ?

ÉLOI.

C'eſt aujourd'hui pour la premiere fois que l'on nous envoye dans les environs vendre les fruits de notre jardin.

BATHILDE.

Mon pere nous avait bien repété... » Je vous défends de tour- » ner de ce côté-là... il y a du grabuge au Château de Créqui ». . . je ne veux pas que vous alliez vous exposer à recevoir quel- ques tapes. »

ÉLOI.

Mais ma sœur, quand nous avons été loin, ma dit...

CHANSON.

Je brûle de voir ce château,
Dont parle notre pere;
Je parirais qu'il est bien beau,
Allons y mon cher frere.
Je reponds, oui, c'est entendu. (*bis.*)
Car en fait de fruit défendu,
Dès qu'on y pense, ou qu'on y touche,
L'eau tout d'suite en vient à la bouche.

BATHILDE.

2e. *Couplet.*

On nous dit toujours pour leçons,
N'allez jamais seulette,
Dans les bois toujours les garçons,
Vont guetter les fillettes.
Et zeste au bois on est rendu... (*bis.*)
Car en fait de fruit défendu,
Dès qu'on y pense ou qu'on y touche.
L'eau tout d'suite en vient à la bouche.

CRAON.

Mais qui donc êtes vous ?

BATHILDE.

Ah! nous ne sommes pas d'aussi bonne famille que vous. . . . mon frere s'appelle Eloi. . . .

ÉLOI.

Ma sœur se nomme Bathilde. . . .

BATHIDE.

Et le nom de notre pere, c'est Ludger, gardien d'un vieux Château presque tout démoli qui appartient au Sire Baudouin....

CRAON, *vivement.*

A mon Cousin, à notre persécuteur ! . . .

ÉLOI.

Un homme bien méchant, c'est vrai... nous ne demeurons qu'à une lieue d'ici.... & depuis quelques mois, tant que la journée dure, notre maison ne désemplit pas de soldats, qui disont çi, qui disont ça....

BATHILDE.

Et entre autres choses, que le Sire de Créqui, votre pere, est mort dans la palestine.

ÉLOI.

Que ce Château là, & tous vos biens, conviennent à Sire Baudouin.

BATHILDE.

Et que le moins qui puiſſe vous arriver, s'il s'empare une fois de vous, c'eſt d'être jetté dans une veille Tour toute délabrée, ſans tôiture....

ÉLOI.

La porte en donne dans notre chambre.... j'ai quelque fois des peurs....

BATHILDE.

Sur-tout depuis ſix mois qu'on y a mis un pauvre homme qui crie, qui jure, qui, pleure... que cela fait pitié!

CRAON, *avec vivacité & effroi.*

Dans cette vilaine tour là, il y a un homme?

ÉLOI.

Qu'on guettoit depuis bien long-temps, qu'on a pris au bord de la mer, & qu'on a amené chez nous.... ſi vous êtes une fois dans la Tour avec lui, vous n'en ſortirez pas d'abord... elle eſt haute comme tout... & des veroux, de groſſes barres de fer... & un paquet de clefs pour ouvrir tout ça... c'eſt à ne plus finir.. & les clefs toujours à la ceinture de mon pere.

CRAON.

Et qu'avons nous fait à Baudouin pour nous perſécuter ainſi !..

BATHILDE.

Mais, eſt-ce que vous n'avez pas d'amis?

CRAON.

Il ne nous reſte qu'un parent qui ſeul eut pu nous protéger, mais à la tête de ſes Vaſſaux, il a ſuivi le Roi dans la guerre contre les Normands... le Sire de Renti nous aime, il nous eut défendu, mais il eſt abſent, & tout nous abandonne... on nous a dépouillés de tout.... on nous refuſe juſqu'aux alimens les plus groſſiers (*en pleurant*). Si vous ſaviez... le beſoin... la faim....

ÉLOI, *avec vivacité.*

La faim! ... Ah! c'eſt terrible ça!

BATHILDE,

(*Prenant des fruits dans ſon panier, & avec le ton du plus vif intérêt*).

Tenez voilà encore quelques beaux fruits....

CRAON, *refuſant d'accepter.*

Non je ne puis... non...

ÉLOI, *de l'autre côté lui en fourant dans ſa poche.*

Ça ne ſe refuſe pas, du fruit...

(*Pendant que Bathilde parle, Eloi tire de ſa poche une petite bourſe de cuir, & la gliſſe dans la poche de Craon*).

BATILDE

Si nous n'avions pas vendu le reſte... mais voici un gâteau que nous avons acheté.

CRAON.

Je n'accepterai pas...

BATHILDE, *lui mettant par force le gâteau ſous le bras.*

Sifait.. ſifait.. il eſt bon.

ÉLOI.

Que je ſuis aiſe d'être venu ici! (*il careſſe Craon*) prends;

mon petit ami, prends... tous les jours, vois-tu, nous t'apporterons quelque chose. . . .

BATHILDE.

Ne le tutoye donc pas, Éloi... ça n'est pas poli.

CRAON, *pleurant.*

Ah! parlez-moi comme vous voudrez, le malheur m'apprend que nous sommes égaux; mais pour payer tant de bontés, je n'ai que des larmes & ma reconnaissance

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, GÉRARD.

CRAON, *courant au-devant de son grand pere.*

Ah! mon pere, venez, j'ai trouvé deux amis.

GÉRARD.

Qui sont-ils? . . . qui êtes-vous mes enfans?

BATHILDE.

Nous sommes vassaux de Sire Baudouin.

GÉRARD, *vivement.*

Et vous vous intéressez à notre sort?

CRAON, *d'un air effrayé.*

Ils disent que mon Cousin veut s'emparer de moi, me jetter, m'enfermer pour jamais dans une Tour, dans une affreuse prison, où languit déjà depuis six mois un autre malheureux.

GÉRARD.

Et quel est cet infortuné?

ÉLOI.

Dame! c'est peut être aussi quelqu'un dont on veut hériter avant qu'il soit mort; mais nous ne le connoissons pas... à peine l'avons nous entrevu; mon pere qui est son gardien, ne veut pas que personne en approche.

BATHILDE.

Il a une longue barbe, longue, longue. . . .

ÉLOI.

Des habits déchirés, en lambeaux... l'air d'un homme qui a bien souffert....

BATHILDE, *désignant le col, les pieds, les mains & la ceinture.*

On lui a mis des chaînes, la... la... la... la... ça fend le cœur.

ÉLOI.

Et malgré sa longue barbe, malgré des cheveux tout hérissés qui retombent sur son front, & lui cachent les yeux. . . . il a un visage aimable, un regard plein de douceur... une voix qui fait pleurer seulement à l'entendre.

GÉRARD, *vivement.*

Tel était mon Créqui! . . . si l'on pouvait supposer que le Ciel eut respecté ses jours, on croirait... mais non, non... j'ai perdu mon fils, tu n'as plus de pere... (*prenant Craon dans ses bras*) & l'on veut me priver de toi! ah! ta mere, & ton vieil ami ne survivraient pas à ce dernier malheur.

RAOUL;
CRAON.

ROMANCE, 1er. Couplet.

De vos bontés, de son amour,
Chaque instant m'est un nouveau gage :
Chaqueu instant tous deux à mon tour,
Je dois vous aimer davantage.
Je me vois, grace à vos malheurs,
L'objet de vos tendres alarmes,
Et j'aime jusqu'à mes douleurs,
Quand votre main séche mes larmes.

2e. Couplet.

Mon cœur ouvert aux malheureux,
Saura soulager leur misere,
On me verra toujours pour eux,
Le digne fils, d'un si bon pere.
Mon sein recevra leurs soupirs,
Leurs plaintes ne seront point vaines....
Qu'ils partagent tous mes plaisirs,
Je prendrai ma part de leurs peines.

GÉRARD, *l'embrassant.*

O mon fils !

ÉLOI.

Comme il est bon !

BATHILDE.

Qui est-ce qui ne l'aimerait pas ?

GÉRARD, *apperçevant le gateau & quelques fruits.*

Mais qu'est-ce que cela ?

CRAON.

Ce qu'ils m'ont forcé de prendre, des fruits.

BATHILDE.

Un bon petit gateau...

CRAON.

Ils me l'offraient de si bon cœur, (*il tire des fruits de sa poche, & parmi eux la petite bourse de cuir*) qu'est-ce que c'est que cela ?

GÉRARD, *ouvrant la bourse.*

De l'argent.

BATHILDE, *applaudissant à l'action de son frere.*

Ah ! mon frere !

CRAON, *vivement & montrant la poche de son habit.*

Il faut qu'ils l'aient glissé ici sans que je m'en sois apperçu...

GÉRARD, *aux deux enfans.*

Reprenez... reprenez. (*Le Ciel commence à s'obscurcir*).

ÉLOI.

Non, en vérité... ce n'est pas notre faute s'il y en a pas davantage.

GÉRARD.

Honnêtes enfans, votre bon cœur vous égare !... cet argent vous appartient-ils ?

BATHILDE

BATHILDE, *avec beaucoup de confiance & appuyant.*

On nous l'a donné pour les fruits que mon pere nous a chargé de vendre.

GÉRARD, *remettant la bourse à Eloi.*

Rendez la lui bien vite... ce n'eſt jamais aux dépens d'autrui qu'il faut ſe montrer généreux.

ÉLOI.

Ah ! quel dommage ! .. c'eſt le premier que nous ayons gagné.

BATHILDE.

Employé comme ça il nous auroit porté bonheur....

ÉLOI.

Je veux gagner de l'argent qui m'appartienne, afin qu'on ne me le rende pas quand je le donnerai de ſi bon cœur.

GÉRARD.

Il eſt cinq heures. Le Ciel s'obſcurcit, & la ſoirée ne ſe paſſera pas ſans orage.... regagnez votre habitation, mes chers enfans; vous appartenez à Baudouin... ſi vous étiez vus par les ſoldats qu'il a placés ici pour nous perſécuter, on vous ferait un crime de nous parler, de vous attendrir ſur notre ſort... je noublierai jamais ce que vous avez fait pour nous.

CRAON.

Vous êtes, vous ſerez toujours mes amis.

BATILDE, *au petit Craon, & avec beaucoup de politeſſe.*

Voulez-vous bien me permettre de vous embraſſer ! encore une fois. (*Craon lui ſaute au col & l'embraſſe, après quoi elle lui fait une grande réverence*).

ÉLOI.

(*Se plaçant entre Gérard & Craon, leur prenant un bras à chacun & le paſſant ſous le ſien*).

Ecoutez... je vous ons pris en amitié... faudra que vous nous faſſiez ſavoir de quel côté vous voulez tourner... drès que je ſerons grand, j'irons vous rejoindre, & je travaillerons de tout notre cœur pour vous, entendez-vous ? adieu mes bons Seigneurs... viens ma ſœur. (*On entend un coup de tonnerre, Eloi fait un grand mouvement qui dénote ſa frayeur, & d'une voix agitée il dit*) Eh ! ben ! ne voilà t-il pas le tonnerre.. (*en s'efforçant de ſourire & de paroître raſſuré*) ce n'eſt pas que j'en aie peur au moins.... mais allons nous en bien vîte.

BATHILDE, *que ſon frere tient par le bras, à Gérard & à Craon.*

Ah ! ça, ne nous oubliez pas... pour mois je me reſſouviendrai de vous quand je vivrais cent mille ans.

(*Second coup de tonnerre plus fort que le premier*).

Encore ce vilain tonnerre !... ſauvons-nous mon frere... ſauvons-nous. (*Ils ſortent*).

SCENE IV.

GÉRARD, CRAON.

GÉRARD, *à Craon.*

MOn fils ſoit toujours l'ami du pauvre.... tu le vois...

le plus souvent, hélas! c'est chez lui seul que l'on trouve amitié désintéressée, compassion & générosité! ... mais qu'allons-nous devenir? les paysans intimidés, ont fui, tout nous abandonne.... ce n'est pas mon sort qui m'inquiéte.... mais ta malheureuse mere, mais toi, jeune infortuné!

DUO.

CRAON.

Ah! ne vous livrez pas mon pere,
A des pensers si douloureux;
Conservez vos jours précieux,
pour votre fils & pour sa mere.

GÉRARD.

Vous attestez encore ma gloire,
Rives sanglans du Jourdain;
Captif au char de la victoire,
J'y traînat le fier Sarasin.

CRAON.

Calmez, calmez ce désespoir.
Ah! reprenz votre courage,

GÉRARD.

Chassés par les glaces de l'âge,
Mes jours si beaux sont disparus,
Ici vit encore le courage,
La force & le bras ne sont plus.

GÉRARD.	CRAON.
Tu n'as plus d'apui ni de pere	Calmez ce désespoir, mon pere,
La mort est déjà dans mes yeux,	Conservez vos jours précieux.
Le Ciel a comblé ma misere,	Pour votre fils & pour sa mere,
Et mes jours me sont odieux.	Sur votre fils tournez les yeux.

CRAON, *seul.*

Mes forces croîtront avec l'âge.
Vos soins ne seront pas perdus;
Vous direz: » il a mon courage,
» Et mes beaux jours me sont rendus.

GÉRARD.

Aux forces croissans avec l'âge,
Si tu joins les vertus;
Je dirai: voilà mon courage,
Et mes beaux jours me sont rendus

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ADELE, (*arrivant entre son pere & son fils, les vêtemens d'Adele sont de la plus grande simplicité, rien sur la tête & les cheveux épars, quoique sans désordre, sa voix est entrecoupée & son débit rapide*).

ADELE.

AH! mon pere! mon fils!... mon cher fils, partagez ma joie... mes craintes, mon espoir... votre fils... mon époux... ton pere...

GÉRARD.

Eh! bien? ... Créqui! grand Dieu! ...

CRAON.

Ah! ma mere, parlez...

ADELE.

Je respire à peine... j'errais désolée & vous cherchant tout deux dans les appartemens solitaires... j'entends la voix de l'impitoyable *Roger*, de ce cruel ministre des fureurs de Beaudouin.. il parlait à des soldats... j'entends prononcer le nom de Créqui....

GÉRARD.

Acheve...

ADELE.

Mon époux n'est point mort.... Roger le disait... il parlait de captivité dans la Palestine, des lettres interceptées, des pieges tendus... j'écoutais; ils parlaient en tumulte, leurs voix se confondaient.... j'ai recueillis des mots vagues, des phrases interrompues... mon cœur a deviné le reste... mais Créqui respire, Créqui peut nous être rendu.... je reverrai mon époux.... le Ciel te rendra ton pere.

GÉRARD.

Ah! ma fille! on l'a vu tomber, on a vu son corps percé de coups servir de bouclier à celui de son Roi... On l'a relevé .. on nous a rapporté sa banniere sanglante... je n'ai plus de fils, tu n'as plus d'époux, & pour nous Raoul est perdu sans retour.

ADELE, *avec explosion.*

Mon pere! au moins laissez-moi l'espérance!... de tous les biens, c'est le seul qui me reste.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LANDRI.

LANDRI, *rapidement.*

L'Esperance!... il n'en est plus, mes bons Seigneurs!... Beaudouin arrive cette nuit, & demain notre bonne maîtresse doit être son épouse, il a juré!... l'ordre est donné de s'emparer de votre fils, & vous ne le reverrez que lorsque le mariage sera terminé & qu'il n'y aura plus moyen de se dédire.

ADELE, *avec le plus grand effroi & en montrant son fils.*

Ah! mon pere! où le cacher? où fuir? où nous réfugier?

LANDRI, *vivement.*

Chez moi, mes bons maîtres, chez moi, dans ma chaumiere, au sein de ma famille.... ne me refusez pas... voici le moment de reconnoître, au moins selon mon pouvoir, tous le bien que vous nous avez fait dans le temps où vous pouviez en faire.... n'attendez pas que l'on use de violence, partez, suivez-moi.... venez....

GÉRARD.

T'accabler de notre infortune.....

CRAON.

De notre misere....

ADELE

De la colere de nos tyrans....

LANDRI, *avec la plus grande chaleur.*

Je ne le crains pas, le village entier nous soutiendra, si le péril presse, il y a dans nos rochers, au pied de nos montagnes, de vieux souterrains dont je connoissons seuls l'entrée & les détours.... c'est là que je vous cacherons.... venez nos chers maîtres, venez partager le peu que je possédons.... vous ne ferez pas grand'chere, mais ce que j'avons du moins vous sera donné de bon cœur.... faudra ben encore quelqu'argent pour vous faire des partisans, j'en ai un peu, c'est pour vous... j'ons du courage, & de bons bras, c'est pour vous, ils nous ont pris nos piques nos épées, les enragés de soldats! je n'etions pas tout à l'heure un assez grand nombre pour nous défendre.... mais à l'instant ou je vous parle, on court de tous côtés, on ameute, on rassemble, & peut-être qu'avant la nuit... baillez-nous tant seulement un chef & vous verez ! . . . car nous autres j'avons bien des bras, & je ne demandons qu'à nous en servir, mais il faut une tête pour les faire aller rondement.

GÉRARD.

Mais, où prendre des armes!

LANDRI.

ARIETTE.

Nous en trouverons,
Nous en forgerons,
Oui nous aurons des armes,
S'il faut braver les alarmes.
S'il faut tomber sous leurs coups,
Nous aurons tous péris pour vous.
De nos chaumieres parcourues,
Tout le fer se rassemblera,
Le soc de nos charrues,
Glaive foudroyant deviendra:
Les instrumens du jardinage,
Du labourage,
Le plus vil meuble du ménage
De forme bientôt changera.
Bientôt il deviendra,
L'arme du courage
Et son usage
L'ennoblira.

GÉRARD.

Eh bien! nous nous abandonnons à toi.

ADELE.

Conſerves-moi mon fils....

CRAON.

Ne ſouffre pas qu'on m'arrache à ma mere..

LANDRI, *avec la même chaleur.*

Un des leurs vient de m'en avertir, ce n'eſt qu'à l'entrée de la nuit que l'on doit ſe ſaiſir de vous... ils ſont raſſemblés, ils ſe conſultent, profitons du moment. Il n'eſt pas impoſſible de reprendre les armes qu'il nous ont enlevées, mes camarades y travaillent, attendez-moi, je reviens avec eux, & je vous ſervirons deſcorte.... attendez-moi un ſeul inſtant.

(*Il fait un pas pour ſortir, revient, les reſſemble autour de lui & leur dit avec l'air de la joie la plus vive & avec rapidité.*)

Eh! j'oubliais!... nouvel eſpoir! nouveau renfort! le brave Renti, votre bon, votre honnête parent.... il revient; les ſoldats le diſaient.... Baudouin le craint, & c'eſt ce qui lui fait précipiter ſon mariage.... j'avons pour nous le bon droit, du zele du courage, le brave Renti l'appuira de ſes armes & le Ciel ſera pour nous. (*Il ſort*).

SCENE VII.

GÉRARD, ADELE, CRAON.

Finale.

GÉRARD, *ſeul.*

IL faut céder à notre ſort,
Cherchons ailleurs, trouvons la mort.

GÉRARD, ADELE, CRAON.

Séjour tranquille, heureuſes terres,
Où nos jours s'écouloient en paix,
Lieux que la cendre de nos peres,
Rend l'objet d'éternels regrets;
Séjour tranquille, heureuſes terres,
Faut-il vous quitter pour jamais.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS LAHIRE, *portant la banniere de Créqui.*

LAHIRE.

O Mes chers maîtres! ma maîtreſſe,
Lahire s'attache à vos pas,
Il vous ſuivit dans ſa jeuneſſe,
Et vous ſuivra juſqu'au trépas.

ADELE.

Bon Lahire, à notre détreſſe,
S'il ſe peut, ne t'enchaîne pas;

Songe, Lahire; à ta vieilleſſe,
Trop d'infortune ſuit nos pas.

LAHIRE.

J'emporte avec moi la Banniere
Du brave & malheureux Créqui.

ADELE.

Hélas! dans la nature entiere,
Mon unique bien le voici

TOUS.

Séjour tranquille, heureuſes terres,
Où nos jours s'écouloient en paix,
Lieux que la cendre de nos peres,
Rend l'objet d'éternels regrets.
Séjour tranquille, heureuſes terres,
Faut-il vous quitter pour jamais.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, FEMMES, ENFANS, VIEILLARDS.

LES PAYSANS.

Quoi! vous partez?
Vous nous quittez!
La vieilleſſe,
Et la jeuneſſe,
Et la foibleſſe,
Dans ces climats,
Retient nos pas.

ADELE.

Soyez heureux, ſechez vos larmes,
Calmez d'inutiles alarmes,
Parlez quelquefois dans ces lieux,
De vos amis ſi malheureux.

LES PAYSANS,

Par tout notre cœur & nos yeux
Verront nos amis malheureux,
Quels funeſtes adieux.

ADELE ET LES 3 AUTRES.

Parlezquelquefois dans ces lieux.
De vos amis ſi malheureux,
Amis, recevez nos adieux.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LANDRI, *à la tête d'une troupe de Payſans armés.*

LANDRI.

Plus de frayeurs, ſéchez vos l'armes,
Nous les avons nos armes;
Ils vont venir,

Il faut partir,
A la tempête qui s'apprête,
Fuyez, dérobez votre tête.

(*Le tonnerre gronde*).

Fuyez, évitez la tempête Qui s'apprête.	Fuyons, évitons la tempête Qui s'apprête.

(*Tous sortent en désordre, & environnent Gérard, Adele, Craon, Lahire ; il ne reste sur la Scene que les femmes, les enfans & les vieillards*).

SCENE XI.

LES FEMMES, &c.

(*Le tonnerre va très-fort*).

TOUS.

O Toi l'appui de l'innocence!
Ciel! juste Ciel! veille sur eux.
Nous t'implorons, prends leur défense,
Dérobes-les à tous les yeux.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, ROGER, *à la tête de ses Soldats.*

ROGER, *aux Soldats.*

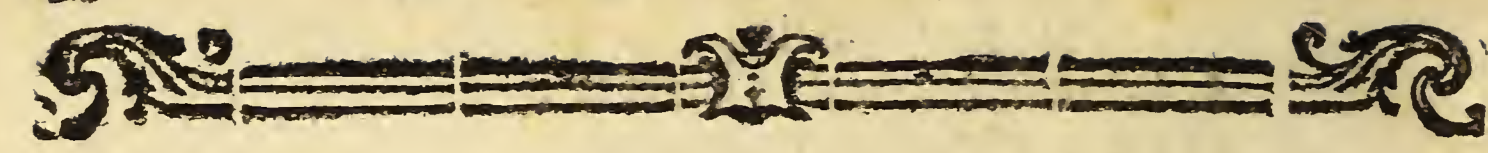
Courez, volez à leur poursuite
C'est par là qu'ils ont pris la fuite.
(*Aux Paysans*).
C'est par vous qu'ils ont fuis ces lieux,
Craigneztoutdenotrevengeance,
Le cielenvain prend leur défense
Il combattrait envain pour eux.

LES PAYSANS.

O toi l'appui de l'innocence!
Ciel! juste Ciel veille sur eux;
&c.

(*Le tonnerre gronde fort jusqu'à la fin de l'Acte, ainsi que la grêle est les éclairs.*

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II.

Le Théâtre représente une Tour épaisse & sans toiture, censée attenante à un vieux Château fort que l'on n'apperçoit point; elle doit former un cône dont la partie la plus élevée vers le Ciel est étroite, & de laquelle par conséquent, il est impossible de gravir les murailles; à cette Tour est jointe une mauvaise chambre, presque sans meubles, habitée par le Geolier, la porte qui communique de la Tour à l'habitation de Ludger, *est garnie de barres de fer, de fortes serrures & de cadenats; on voit dans cette chambre un mauvais grabat, une table grossiere, quelques escabeaux, de gros paquets de clefs, & dans un rencoin un lambeau de tapisserie, derriere lequel sont censés être les lits de Bathilde & d'Eloi.*

La Tour où est renfermé Créqui, & que le Spectateur voit à découvert, ainsi que la chambre du Geolier, forment deux Scenes dans le même lieu. La Tour est entierément démeublée, une chaîne de fer attachée fortement à la muraille y retient Créqui *par le milieu du corps, par un bras & par une jambe, il est couché sur un peu de paille, abrité à demi par un reste de toiture : un vase grossier & le reste d'un pain noir sont auprès de lui; il est une heure apès minuit; la foudre, après un long orage, gronde encore dans le lointain, la pluie tombe, mais foiblement, & l'on entend le sifflement des vents.*

SCENE PREMIERE.

BATHILDE, ÉLOI.

(Ils sont assis chacun sur un escabeau, le visage caché dans leurs mains, & les coudes appuyés sur leurs genoux).

DUO.

BATHILDE, *voix tremblante.*

Mon frere!... réponds moi, mon frere!

ÉLOI, *tremblant.*

Ma sœur!... que me veut-tu, ma sœur?

BATHILDE.

Entends-tu gronder le tonnerre!

ÉLOI.

Si j'entends gronder le tonnerre!

BATHILDE.

Ah! mon frere, comme j'ai pour!

ELOI.

ELOI.

Ah ! ma sœur, comme j'ai peur !

BATHILDE.

Aproche-toi, mon cher Eloi,
Approche-toi tout près de moi.

ELOI.

Me déranger ! quand sans danger,
Quand sans danger on n'peut bouger !

BATHILDE.

Du moins s'il était là, mon pere....

ELOI.

Ah ! dam il est sorti not'pere.

BATHILDE.

Quelle heure est-il !

ELOI.

Plus de minuit.

BATHILDE, *elle leve la tête, & d'une voix rassurée.*

La foudre ne fait plus de bruit.

ENSEMBLE.

Je crois qu'il s'en va le tonnerre,
Du moins on ne l'entend plus guere :
Il est déjà bien loin, bien loin.

BATH. Comme te voilà dans un coin ! . . (*avec le doigt*).
ELOI. Comme te voilà dans un coin !
BATH. Ah ! le poltron !
ELOI. Ah ! la poltrone !

BATHILDE.	ELOI.
Je n'ai pas peur, rien ne m'étonne,	Qui moi poltron, rien ne m'étonne,
Non, non, non, non, je n'ai pas peur.	Non, non, non, non, je n'ai pas peur.

BATHILDE.

Moi j'verrais tomber le tonnerre,
Que je n'aurais pas de frayeur.

ELOI.

A mes pieds il fendrait la terre,
Qu'assurement, ma chere sœur,
Je n'aurais pas la moindre peur.

BATHILDE.	ELOI.
Que je n'aurais pas de frayeur,	Quassurement ma chere sœur
Que je n'aurais pas de frayeur.	Je n'aurais pas la moindre peur.

(*On entend un grand coup de tonnerre, Bathilde dit* : je suis morte ! *& Eloi dit* : je suis mort ! *tous deux tombent sur leurs genoux, le visage contre terre*).

BATHILDE, *la voix tremblante.*

Mon frere ! . . . réponds-moi, mon frere !

ELOI, *tremblant.*

Ma sœur, que me veut-tu, ma sœur?

BATH. Le tonnerre a brisé la porte.

ELOI. Le tonnerre a brisé la porte.

BATH. Il est ici, ne bouge pas.
Ah! mon frere ne bouge pas!

ELOI. Il est ici ne bouge pas.
Ah, de grace ne bougeons pas.

BATH. (*elle leve la tête & d'une voix rassurée*).
Elle est entiere notre portre,
Et le tonnerre n'est pas là.
Tu n'est pas mort!

ELOI.

Tu n'est pas morte!

BATHILDE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

ELOI, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

BATHILDE, *contrefaisant la posture d'Eloi.*

Tiens donc t'étais comme cela.

ELOI, *de même.*

Et toi tu faisais comme ça.

ENSEMBLE.

BATILDE.	ELOI.
Peut-on avoir peur comme ça!	Peut-on avoir peur comme ça!
Longtemps ta sœur en rira.	Long-temps ton frere en rira.

ELOI.

Le résultat de tout cela, c'est que nous sommes aussi braves l'un que l'autre.

BATHILDE.

Mais, tu es un garçon, toi, tu dois avoir plus d'courage qu'une fille.

ELOI.

Ba! du courage. . . certainement j'en ai. . . mais. . . acontre le tonnerre, qui, d'un seul coup, vous. . . . paf. . . .

BATHILDE.

Je dormais de si bon cœur que je ne l'entendais pas.

ELOI.

Et moi donc! . . . si je n'avais pas été reveillé par ces vilains soldats qui se sont réfugiés ici, & qui ont fait un tapage. . .

BATHILDE.

Ah! dame, c'est que les vassaux de la Châtellaine de Créqui vous les ont housoillés cette nuit de la bonne maniere. . . & je n'en suis pas fachée! . . .

ELOI.

Non, morgué... c'est bien fait. . . pourquoi ces méchans là vont-ils chagriner chez-eux de bonnes gens qui ne leur ont jamais fait de mal?

BATHILDE.

Mais dans le fond ce n'est pas leur faute à ces pauvres hommes

d'armes... on leur dit : allez moi roffer ces gens là, & ils y vont ; c'eſt cet enragé de Sire *Beaudouin* qu'il faudrait frotter... là... que rien n'y manque. C'eſt lui qui veut le mal, c'eſt lui qui l'ordonne, c'eſt lui qui en devrait porter la peine.... tiens, vois-tu ? tout ça n'eſt pas bien arrangé, ſi j'avois inventé la guerre, moi voilà mon premier mot.... que celui qui a cherché noiſe, ſe batte tout ſeul contre ceux qu'il a méchamment attaqués ; & je vous aurais arrangé ça de maniere, que le drôle aurait toujours été équipé de façon à s'en bien ſouvenir.

ELOI.

Eh bien ſi je conſeillons une choſe comme ça, on nous regarderait comme des enfans... c'eſt cependant bien imaginé.

BATHILDE.

Ce qui me fait le plus de peine dans tout ce mic-mac là, c'eſt ce pauvre petit Craon qu'ils ont fait priſonnier.

ELOI.

Comme ſa mere doit pleurer !...

BATHILDE.

Et ſon grand papa....

ELOI.

Les ſoldats qui ſont ici diſent que leurs camarades gardent le petit bon homme au fin fond de la forêt, dans un endroit bien caché, juſqu'à ce que la Châtelaine de Créqui ait épouſé le Sire Beaudouin.

BATHILDE.

Et ſi elle s'obſtine à n'en rien faire ?

ELOI.

Alors... oh ! mais ça n'eſt pas poſſible, elle eſt mere.... enfin ; ſi ça arrivait, les ſoldats on dit qu'on ferait bientôt du petit Craon, comme de ce bon-homme qui eſt ici à côté.

BATHILDE.

Comment ! on le jetterai auſſi dans cette Tour où la pluie, la grêle, les vents, le ſoleil brûlant....

ELOI.

Qu'eſt-ce qu'il fait à préſent ? (*il va regarder par le trou de la ſerrure*) il dort.

BATHILDE, *allant regarder auſſi.*

Pauvre malheureux ! ſur la terre humide... pour toute nourriture de l'eau, du pain noir, & encore trop peu pour appaiſer ſa faim.

ELOI.

Sans ce que nous lui baillions tous deux en cachette, il ſerait déja mort.... & encore faut-il lui jetter ça par deſſus la Tour, car mon pere ne nous en laiſſe pas approcher.

BATHILDE.

J'ai bien bon appetit....

ELOI.

Et moi donc ?

BATHILDE.

Eh bien ! ce que je me refuſe pour le lui donner, il me ſem-

ble que ça me fait plus de bien que si je m'en rassasiais.

ELOI.

Moi d'même ; du pain, morgué ! du pain bien dur. . . & qu'il n'y ait pas de malheureux autour de moi. . . ça me profiterait plus que la meilleure chere. (*On entend un bruit de clefs*). Voilà mon pere, taisons-nous.

BATHILDE.

O ! avant qu'il ait tourné, rétourné toutes ses clefs, visité toutes ses serrures, fermé & refermé tous ses cadenats... chut, le voici.

SCENE II.

LUDGER, BATILDE, ELOI.

LUDGER, (*comme un homme qui a beaucoup bu*).

VOus ne vous êtes pas recouchés, vous autres ?

BATHILDE.

Oh ! mon Dieu, non. . . le tonnerre. . . .

(ELOI, *d'un air déterminé*).

Nous aimons à entendre tout ce tapage là. . . . & quand on dort. . . . .

LUDGER.

Diable ! je ne vous croyais pas si vaillans. . . . . qu'on m'aille chercher du vin.

ELOI, *effrayé*.

A l'heure qu'il est !

LUDGER.

Est-ce qu'on ne boit pas à toute heure ?

BATHILDE.

Oh ! vous surement. . . . mais c'est qu'hier au soir, mon pere ! vous vous en êtes un peu tapé.

LUDGER.

Comme de coutume.

ELOI, *imitant la marche d'un homme pris de vin.*

Et que même encore à présent. . . . vous allez. . . . un peu...

LUDGER.

C'est de faiblesse . . . il est une heure du matin, je suis encore à jeun ; il me faut du vin.

ELOI.

Il n'y en a pas ici. . . tout le monde sera couché dans le Village.

LUDGER.

Qu'on fasse lever tout le monde . . . est-ce qu'il ne faut pas que je sois servi. (*J'étant de l'or & de l'argent sur la table*): Voilà de l'argent, voilà de l'or.

BATHILDE.

Ah ! que de pieces !

LUDGER.

Oh ! il y a plus de profit à faire le mal que le bien, en voilà a preuve . . . on vous paye pour ça . . . ah ! dame . . . qu'est-ce qui m'aurait dit que le pauvre diable qu'est couché la dedans, à

la belle étoile, m'aurait, en un jour, valu plus d'argent que j'en ai manié pendant toute ma vie... aussi je m'en vais boire, comme je n'ai bu de ma vie.

BATILDE.

Mais qu'est-ce que c'est que ce prisonnier là ?

ELOI.

Oui contez-nous donc un peu, mon pere.

LUDGER.

ARIETTE.

Paix, paix; on m'interroge en vain,
Paix, paix; qu'on m'apporte du vin.
J'irai vous dire peut-être,
Qu'afin d'hériter des Créqui,
Le Sire Baudouin nôtre maître
Tient son fils prisonnier aussi :
Moi, vous révéler le mistere !
Vous connoissez bien votre pere.
Moi ! ... Brr. (*Il rit grossierement*).
Paix, paix; on m'interroge en vain
Paix, paix; qu'on m'apporte du vin.
J'irai vous dire, peut-être,
Que le prisonnier qu'est ici,
Pendant dix ans n'a fait qu'écrire,
Mais que ces lettres ... mon Dieu, oui.
Moi, vous révéler ce mistere ! ...
Vous connoissez bien votre pere.
Moi ! ... Brr. (*Il rit*).
Paix, paix; on m'interroge en vain,
Paix, paix; qu'on m'apporte du vin.
Je veux du vin, beaucoup de vin.
Je veux boire jusqu'à demain.

BATHIDE, (*bas à son frere*).

Ah ! si je pouvais parler au prisonnier !

ELOI, *bas.*

Faut tâcher d'en trouver le moyen.

LUDGER.

Eh bien ! marchez-vous ? est-ce que vous ne voyez pas que ça presse ?

ELOI, (*d'une voix tremblante*).

Viens avec moi, ma sœur.

LUDGER.

Comment ! tous deux ?

ELOI.

Ah ! dame ! c'est que la nuit ... on dit qu'on voit revenir précisément à cette heure ici ....

LUDGER.

Attends, attends-moi, avec tes revenans ...

ELOI.

Et puis cela fera prendre l'air à ma sœur.

LUDGER.

Apporte aussi quelques provisions pour l'homme de là dedans,

il m'a valu de l'argent, faut avoir soin de lui... tu lui porteras du pain & de l'eau.

ELOI, *à part à sa sœur.*

Ah! mon Dieu! cela fait pitié.

(*Créqui commence à se réveiller*).

LUDGER.

Moi, je vais achever ma tournée... les portes ont été ouvertes, quelqu'un aurait pu se glisser.

BATHILDE.

Mon pere, mon pere les clefs de la Tour, pour qu'en revenant, nous puissions donner au prisonnier...

LUDGER, (*tout en arrangeant quelque chose dans sa chambre*).

Vous viendrez les chercher... ah! oui, je confie bien a des étourdis comme vous....

BATHILDE, (*bas à son frere*).

Nous ne trouverons pas moyen de lui parler... mon pere sera là?

ELOI *bas.*

Encore s'il pouvait se griser tout à fait.

BATHILDE, *bas.*

C'est bien difficile....

ELOI, *bas.*

Ça n'est pas impossible... avec du soin...

LUDGER.

Que diable ont-ils donc à chuchoter... sortez-vous! combien de fois faudra-t-il que je le dise! allons, allons, qu'on se dépêche.

(*Ludger les pousse dehors par les épaules, sort aprés eux & ferme la porte de la chambre*).

(*Il faut qu'on entende le bruit des serrures*).

SCENE III.

RAOUL DE CREQUI.

Adele!... mon fils!...

(*Seul dans sa Tour il étend les bras, regarde autour de lui, secoue ses pauvres vêtemens que la pluie a percés, touche ses chaînes, les agite & se met sur son séant; il porte une longue barbe, son habit est celui d'un esclave, il doit avoir tout le caractere de la misere la plus profonde*).

CREQUI.

Recitatif.

O d'un sommeil trompeur, prestige favorable,
Le réveil a détruit ton charme passager.
Infortuné Créqui, toi que le Ciel accable!
En si peu de moment ton sort n'a pu changer.

Air.

Je revoyais entre mes bras,
Mon Adele toujours fidelle,
Mon pere que mon cœur appelle;
Avec mon fils suivait ses pas.
Adele! Adele!...

J'étais heureux & toi fidelle!
Mais les voilà toujours ces chaînes!
J'habite encore cette Tour;
Avec le jour
Je renais à mes peines,
Et victime du sort, je le suis sans retour.

SCENE IV.

BATHILDE ET ELOI, *à l'entrée de la chambre.* LUDGER, *en dehors, qu'on ne voit pas*, CREQUI, *dans sa Tour.*

LUDGER, *qu'on ne voit pas.*

...ET pardi! mettez cela sur la table... que je trouve un verre tout prêt. Combien y a-t'il de bouteilles?

ELOI, *les posant sur la table.*

Quatre.

LUDGER, *toujours dehors.*

Ce n'est guere.

ELOI.

C'est ce qu'a dit le marchand de vin qui vous connaît...; mais nous ne pouvions pas en apporter davantage à cause du pain & de la cruche pour le prisonnier... nous y retournerons.

BATHILDE, *posant le pain sur la table & la cruche à terre.*

Et à propos, la clef de la Tour?... faut bien une clef pour ouvrir.

LUDGER, (*toujours en dehors, jétant un gros paquet de clef qui vient tomber sur la table.*)

Voilà le paquet: les connoissez-vous toutes

ELOI.

Oh! nous ferons connoissance.

LUDGER, *toujours dehors.*

Si le prisonnier vous parlait, je vous défends de lui répondre; entendez-vous?

(*Il referme sur eux la porte de la chambre à double & triple serrure*).

BATHILDE, *effrayée.*

Oui.... Quoi!.. vous nous enfermez?...

ELOI, *dans la même agitation.*

Mon pere... mon pere...

SCENE V.

BATHILDE, ELOI, *dans la chambre.*
CREQUI, *dans la Tour.*

(*Moment de silence pendant lequel le frere & la sœur se regardent d'un air effrayé, & jétant sur la Tour des regards inquiets*).

BATHILDE, *d'une voix tremblante.*

MOn frere, il nous enferme?

ELOI, *de même.*

Ma sœur, si le prisonnier était méchant,

CREQUI.

On parlait tout à l'heure dans la chambre du geolier... je n'entends plus rien.

BATHIDE.

Je n'ai plus envie d'entrer dans la Tour...

ELOI.

Ah ! c'est bien hasardeux.

CREQUI.

Mes vêtemens sont trempés...

BATHILDE.

Cependant est-ce qu'il peut nous savoir mauvais gré de notre politesse ?

CREQUI.

Quel orage épouvantable il a dû faire cette nuit !

ELOI.

Nous n'allons chez lui que pour lui faire honnêteté...

CREQUI.

Et je dormais ! .. faveur du Ciel ! ...

ELOI.

Il faudrait qu'il fût de bien mauvaise humeur.

CREQUI.

Flatteuse espérance ! someil consolateur ! l'homme, sans vous, pourrait-il supporter les peines de la vie !

BATHILDE.

Ma foi je crois que nous ne risquons rien...

ELOI.

Je suis de ton avis, il faut avoir du cœur... d'ailleurs nous sommes deux & il est enchaîné... où sont les clefs.

(*Ils essayent plusieurs clefs aux serrures*).

CREQUI.

Qui me retient ici ? quel pouvoir m'ensevelit dans cette Tour horrible ?

BATHILDE.

Je te dis qu'il faut commencer par la plus grosse.

CREQUI.

Je me perds dans l'horreur de mon sort, (*il entend du bruit & prête un moment l'oreille*). On ouvre mon cachot...

ELOI, *à sa sœur.*

Tourne donc avec moi... je n'ai pas la poigne assez forte.

BATHILDE.

La voilà ouverte.

ELOI, *essayant un autre serrure.*

A l'autre.

CREQUI.

Quoi ! je ne pourrai me délivrer du joug de mes tyrans... qui sont-ils ! ...

ELOI.

A la grosse barre à présent.

CREQUI.

Cette Tour... impossible d'en gravir les murailles...

ELOI,

ELOI, *fléchissant sous le poids de la barre.*

Soutiens donc ! . . ça me va tomber sur les pieds. . . .

BATHILDE.

Eh ! pardine, je soutiens, mais c'est lourd comme tout.

CREQUI

Un seul homme se présente à moi dans ces lieux. . . lui seul m'apporte ici cette eau, ce pain noir, mon unique alimen- . . .

BATHILDE, *à Eloi qui veut ouvrir un cadenat.*

Tu t'y prends mal . . . c'est comme ça.

ELOI, *d'un air de capacité.*

Ah ! oui... tu me montreras comme ça se gouverne !

CREQUI.

Serait-il l'unique gardien de ma prison ? . . un seul homme ! & je ne le terrasserais pas ! ah ! fers cruels !

BATHILDE.

Pousse la porte, sort, sort donc . . .

ELOI.

Tant que je peux . . . aide, aide . . .

CREQUI.

(*Marchant dans sa Tour autant que la longueur de ses chaînes peut lui permettre, les agitant & s'efforçant de les briser*)

Quoi je ne pourrai vous briser !... vains efforts ! rage impuissante !

ELOI, *ouvrant de force la porte de la Tour*

La voilà.

(*A l'instant où ces deux enfans se présentent à la porte de la Tour, Créqui fait un dernier effort pour rompre sa chaîne cet effort épouvante Bathilde & son frere, tous deux jettent un cri terrible, & tombent à genoux à l'entrée de la prison*).

BATHILDE ET ELOI.

Bon prisonnier ayez pitié de nous !

CREQUI, (*d'une voix épuisée par les efforts qu'il vient de tenter.*

Que me veulent ces enfans ? . . . que me voulez-vous !

ELOI, *tremblant.*

Nous ne venons pas ici dans de mauvais desseins . . .

BATHIDE, *de même*

Nous n'avons que de bonnes intentions . . .

CREQUI.

Ils sont bien intéréssans . . . je leur ai fait peur.

ELOI.

(*N'approchant de Créqui qu'avec précaution & lui faisant beaucoup de petites politesses*).

Voilà du pain tout frais que nous vous apportons . . .

BATHILDE, *de même.*

Et voilà de l'eau bien pure . . .

ELOI, *à sa sœur.*

Si nous lui donnions une des quatre bouteilles de vin ? nous dirions que nous l'avons cassée . . . .

BATHILDE.

Mais mon pere nous battera . . .

ELOI.

Eh! bien, donne, donne... (*elle va chercher la bouteille & un verre*).

CREQUI.

Approchez de moi, mes enfans... Ah! je n'ai pas envie de vous faire du mal.

ELOI.

(*Affectant un air déterminé, mais ne s'approchant cependant qu'avec précaution.*

Oh! je n'ai pas peur... approche donc ma sœur.....

(*Il pousse Bathilde qui tient le gobelet, & n'est pas plus rassurée que son frere*).

Tenez bon prisonnier, buvez vîte... c'est du vin. . .buvez. . .

CREQUI, *buvant avec avidité.*

Ah! il y avait long-temps...

BATHILDE.

Pas vrai que c'est bon?

ELOI.

Encore une petite goute...

CREQUI.

Volontiers.

ELOI.

Mon Dieu que vous avez dû souffrir cette nuit?

CREQUI.

Le Ciel qui prend pitié des malheureux a permis qu'un doux sommeil.....

BATHILDE.

Vous avez pu dormir malgré le tonnerre? mon frere, il n'en a pas peur.

ELOI.

De temps en temps ne voyez-vous pas tomber de la haut. . . de petits morçeaux... là... Ah! dame, c'est ce que nous pouvons attrapper de meilleur.

CREQUI.

Quoi! mes chers amis, c'est de votre bonté charitable que je tiens les secours qui soutiennent mes forces?

ELOI.

Nous nous sommes avisés de ça, voyant qu'on ne voulait pas nous laisser entrer dans la Tour.

CREQUI.

Mais... à qui appartient cette forteresse?

BATHILDE.

Vous ne le savez pas?

CREQUI.

Conduit dans ces lieux la nuit & par des détours obscurs; j'ignore entirement où je suis, & le seul homme que je vois ici est muet quand je l'interroge.

ELOI.

Cet homme là, c'est mon pere... il faut donc qu'il ne vienne jamais vous voir quand il a bu le petit coup, car alors il ne déparle pas.

BATHILDE.

Bien ſûrement il vous aurait dit que notre maître ſe nomme le Sire Beaudouin . . .

CREQUI, *avec une ſurpriſe marquée.*

Beaudouin ! . . . le parent de Créqui.

ELOI.

Mon Dieu, oui . . . de Créqui, dont la terre & le Château ſont tout près d'ici.

CREQUI, *dont l'étonnement redouble.*

Je ſuis près de la terre de Créqui ? . . .

BATHILDE.

A une petite demi-lieue... mais les vilaines chaînes... elles vous écraſent... ſoutenons-les un moment mon frere, cela le ſoulagera

(*Eloi & Bathilde ſoutiennent les fers de Créqui*).

CREQUI, *les ſerrant dans ces bras.*

Pauvres petits ! excellens cœurs !... quoi l'infâme Beaudouin...

ELOI.

Oh ! comme il a toujours de bonnes raiſons, à ce qu'il dit, pour s'emparer du bien des autres, il veut épouſer de force la Châtellaine de Créqui, qu'eſt encore belle & bien avenante, ou les chaſſer tretous de leurs poſſeſſions, parce qu'il prétend qu'il doit hériter d'eux, malgré qu'ils ne ſoyont pas morts.

CREQUI.

Mes malheurs ſont donc enfin comblés !... Adele! chere Adele !...

BATHIDE.

Juſte, c'eſt le nom de la Châtellaine, brave, noble Dame. . .

ELOI.

Qu'eſt veuve à préſent, attendu que ſon mari, qu'elle aimait bien, quelle aime encore, eſt mort il y a long-temps...

BATHILDE.

La bas . . . outre mer.

ELOI.

Dans la paleſtine. . . . bien loin, bien loin.

CREQUI, *avec la plus forte expreſſion*

Beaudouin ! vil ſcélérat... je vis, . . je reſpire... je ſuis près d'eux & ne puis les venger ! . . . mes amis ! ſecourez-moi. . . . ayez pitié de moi . . . briſez mes fers . . . armez mon bras ; vous aurez protegé, défendu l'innocence . . . .

(*Les enfans effrayés de l'agitation de Créqui, ſe ſont reculés ; on entend un bruit de clefs*).

BATHIDE.

Oh Ciel ! j'entends mon, pere, rentrons, rentrons vîte.

CREQUI.

Quoi, vous m'abandonnez.

ELOI.

Fermons ; fermons, il ne faut pas que nous ayons l'air d'avoir cauſé avec lui. . . aides-moi, aides-moi donc. . . vîte, bien vîte... maudites ſerrures ! . . .

BATHILDE.

Maudits cadenats ! . . .

CREQUI.

Mes amis, mes chers amis! . . . quoique mes malheurs ne vous ont pas touchés !

ELOI.

(Voyant qu'ils ne peuvent réussir à remettre assez promptement les barres & les cadenats, & que l'on entend Ludger de son côté pendant que les enfans ferment du leur.

Ma foi nous dirons que nous n'avons pas pu.

SCENE VI.

LUDGER, BATHILDE, ELOI, CREQUI, *dans sa Tour.*

LUDGER.

AVez-vous donné au prisonnier tout ce qu'il lui fallait ?

ELOI.

Ah ! ce qui lui fallait ! . . . il a eu ce que vous nous avez dit de lui donner.

LUDGER.

Et la porte est-elle bien fermée !

BATHILDE.

Regardez . . .

LUDGER.

Pourquoi les barres de fer & les deux cadenats ne sont-il pas en place ?

ELOI.

Nous n'étions pas assez forts.

LUDGER.

Ah ! il n'a ni le temps, ni la possibilité d'entreprendre . . . les clefs ?

ELOI.

Les voilà. (*Ludger les attache à sa ceinture*).

CREQUI, *dans sa Tour.*

Je sucombe à mon désespoir . . . . ce dernier coup anéantit ma force & mon courage.

(Il tombe assis sur la paille, ou sur une pierre qui sera censée s'être détachée de la Tour).

LUDGER.

Approchez cette table . . . ici . . . contre la porte de la Tour... eh bien ! à deux pourront-ils apporter une table ?

ELOI.

Oh ! avec du temps nous en viendrons à bout.

LUDGER.

Du vin, des verres. . . .

BATHILDE.

Des verres.

LUDGER.

Est-ce que vous croyez que je boirai tout seul ; vous voilà en

âge, il faut que vous vous accoutumiez à me tenir tête... mettez-vous là.

(*Ils sont prêts à s'asseoir à l'extremité de la table, à côté l'un de l'autre, Ludger est en face du public, un de bouts de la table est appuyé contre la porte de la Tour*).

BATHILDE, *bas à son frere.*

S'il pouvait se griser...

ELOI, *bas à sa sœur.*

Ça ne sera pas long, va... il est tout préparé d'hier au soir.

LUDGER.

Mettez-vous donc là, & buvez, (*il leur verse à boire*), il est bon. (*Il avale un grand coup*). Eh bien! qu'est-ce qu'il dit le prisonnier?

ELOI.

Il dit... il dit qu'il s'ennui.

LUDGER.

Pardi, je le crois bien... il m'ennui aussi... ça me tient à l'attache, & malgré tout l'argent qu'il me rapporte, je voudrais bien qu'on m'en débarassât... ah! il dit qu'il s'ennui!... allons, allons, qu'il se console, ça ne sera pas long... dans deux ou trois heures, il n'en dira pas autant.

BATHILDE, *vivement.*

Est-ce qu'il sera délivré?..

LUDGER, *froidement, & en avalant un verre de vin.*

Il sera mort.

BATHILDE, *avec intérêt & demi bas à son frere.*

Mort mon frere!...

ELOI.

(*Comme pour couvrir la voix de sa sœur & cacher à son pere l'intérêt qu'elle prend au prisonnier, versant à boire à son pere.*

Vous ne buvez pas, mon pere....

BATHILDE, *ayant peine à retenir ses pleurs.*

Et pourquoi est-ce que l'on veut le tuer?

LUDGER.

Buvez & taisez-vous... ça veut tout savoir.

CREQUI, *se levant avec fureur.*

J'ai pu braver le trépas, supporter mes malheurs... mais ma femme, mon pere, mon fils... mais leurs calamités....

(*Il retombe absorbé dans sa douleur*).

LUDGER.

Mais finis donc, toi, tu verse coup sur coup.

ELOI.

C'est qu'il est bon.

LUDGER, *commençant à perdre la raison.*

Surement il est bon.... mais encore.... faut-il.... de la modération.... chantez moi donc quelque chose, vous autres.... eh! fille! une petite chanson?

BATILDE.

CHANSON.

1er. Couplet.

Un jour Lisette allait aux champs

Tout fretillant, sautiliant, babillant.
V'la qu'elle heurte par mégarde,
Le beau Colin qui la regarde;
Fillette n'faut pas heurter,
L'amant qu'on n'veut pas écouter.

2e.

Colin lui dit, gentille enfant,
Tout fretillant, sautillant, babillant.
J'embrass'toujours, c'est mon usage,
Fille qui me heurte au passage;
Fillette n'faut pas heurter,
L'amant qu'on n'veut pas écouter.

LUDGER.

Qu'est-ce que tu me conte là, toi, avec ton fretillant, babillant, sautillant .... pardi, v'la une belle chanson .... fallait chanter ....

CHANSON BACHIQUE.

Que le tonnerre & ses éclats,
Fassent dans les airs leur fracas;
Envain l'orage m'environne,
Je n'y vois rien qui m'etonne;
Et je n'aurais un vrai chagrin,
Que s'il faisait tourner mon vin.
Et la dessus qu'on me verse à boire, (*il Boit*).

CREQUI, *dans sa Tour.*

Heureux aux rives du Jourdain.
Qui percé du fer Sarrasin,
A pu s'écrier comme moi:
Je meurs mais j'ai sauvé mon Roi.

LUDGER, *s'enivrant de plus en plus*).

C'est singulier... comme je trouve le vin bon cette nuit ... verse tout plein.... chantons en chorus.

QUATUOR.

BATHILDE, ELOI.

Colin lui dit gentille enfant,
Tout sautillant, fretillant, babillant,
J'embrass'toujours c'est mon, usage,
Fille qui me heurte au passage;
Fillette ne faut pas heurter,
L'amant qu'on n'veut pas écouter.

Que le tonnerre & ses éclats;
Fassent dans les airs leurs fracas,
Envain l'orage m'environne, &c.
Je n'y vois rien qui ne m'étonne;
Et je n'aurais un vrai chagrin,
Que s'il faisait tourner mon vin.

CREQUI.

Doux objet de mon tendre amour
Helas! je vous perds sans retour.
Je meurs, & Dieu ne permet pas,
Qu'au moins la mort me frappe dans vos bras.

LUDGER, (*se versant à boire d'une main tremblante*).

Eh bien! vous dites donc que ... combien y a-t-il encore de bouteilles?

ELOI.

Vous achevez la derniere.

LUDGER.

Comment? ... déjà quatre ... c'eſt fort ça ... non pas de les avoir bues ... mais de ſentir la tête qui me tourne.

(*Il ſe laiſſe tomber ſur la table la tête appuyee ſur ſes deux bras*).

BATHILDE, *bas à ſon frere.*

Il va s'endormir ...

ELOI, *bas à ſa ſœur.*

Paix donc !

CREQUI.

Adele! chere Adele! (*ſon bras eſt entouré d'un braſſelet de cheveux, il le regarde & le couvre de baiſers*) tiſſu précieux que ſes mains ont formé (*il porte à ſon doigt un anneau d'or*) anneau! gage de fidélité, toi qu'à mon départ je diviſai pour elle, & dont je dus lui rapporter la moitié, tréſors! que n'a pu m'arracher l'avarice des Sarraſſins... vous me ſuivrez dans la tombe !

(*Ludger eſt endormi, Eloi le tire par le bras*).

ELOI.

Mon pere ... mon ... dormez-vous ?

BATHILDE, *faiſant de même de l'autre côté.*

Mon pere ... eſt-ce que vous dormez ?

ELOI, *tous deux parlent à voix baſſe.*

Il ronfle déjà.

BATHILDE.

Eh bien ! qu'eſt-ce que nous ferons ?

ELOI.

Faut tâcher de délivrer le priſonnier.

BATHILDE.

Mais, mon pere ſe fâchera.

ELOI.

Au contraire, puiſqu'il diſait tout à l'heure qu'il ſerait bien aiſe qu'on l'en débarraſſât.

BATIHLDE.

T'as raiſon ... mais comment s'y prendre ?

ELOI.

Faut décrocher les clefs qui ſont à la ceinture de mon pere; il ne veut pas que ça ait l'air de venir de lui; mais quand ce ſera fait & qu'il n'y aura pas de ſa faute ...

(*Batilde cherche à détacher les clefs de la ceinture de Ludger*).

Va doucement, bien doucement.

CREQUI.

Douce erreur du ſommeil, combien, tu m'avais trompé!

BATHILDE, *en montrant les clefs, fait un leger bruit.*

Je les tiens.

ELOI.

Ne fais donc pas de bruit.

CREQUI.

O vous que j'aime; je ne vous verrai plus ! ...

BATHILDE, *à Eloi.*

Monte ſur la table ...

ELOI.

M'y voilà. (*Il tâche d'ouvrir les ſerures*).

BATHILDE.

Peux-tu ouvrir ſeul ? moi je ne puis pas t'aider.

ELOI.

J'ai bien de la peine....

CREQUI.

J'entends du bruit à la porte ...

ELOI, *ayant ouvert une ſerrure.*

Et d'une....

CREQUI.

On n'a pas coutume de venir deux fois ....

(*Ludger toujours appuyé ſur la table & la tête poſée ſur ſes deux bras, fait un mouvement qui cauſe à Eloi un treſſaillement marqué.*

Eloi & Bathilde doivent pendant toute cette ſcene avoir l'air inquiets, agités, s'arrêtant à chaque inſtant pour voir ſi leur pere ne ſe réveille point, & obſerver ſur-tout de parler très-diſtinctement, mais à voix baſſe; Créqui ſeul ne ſe contraint point).

BATHILDE, *à ſon frere en regardant Ludger.*

N'ai pas peur, il dort bien.

CREQUI.

C'eſt ſans doute la mort que l'on m'apporte & mes maux ſont prêts à finir.

ELOI, *ouvrant la ſeconde ſerrure.*

Et voilà l'autre... (*à ſa ſœur*) pouſſe par deſſous la table. (*Ils ouvrent la porte*).

(*Les deux enfans pouſſent la porte, l'un par deſſus la table où Ludger eſt toujours appuyé & endormi, l'autre par deſſous; elle cede à leurs efforts & s'ouvre en face de Raoul qui demeure étonné; les bras tendus vers Eloi & bathide*).

CREQUI.

Ciel! que vois-je?

BATHILE, *ſous la table, faiſant ſigne à Créqui de ſe taire.*

Chut! chut!

ELOI, *ſur la table, de même que ſa ſœur.*

Paix! ſilence....

(*Bathilde ſe releve doucement, Eloi ſaute légérement à terre; ils s'avancent ſur la pointe du pied juſqu'auprès de Créqui, en lui faiſant ſigne de garder le ſilence*).

ELOI ET BATHILDE, *rapidement & à voix baſſe.*

Sauvez-vous, bon priſonnier.

BATHILDE.

Voilà la porte ouverte ...

ELOI.

Votre mort eſt jurée ...

BATHILDE.

Au point du jour on doit venir ici....

ELOI.

Vous n'avez qu'un moment....

BATHILDE.

BATIHLDE.

Sauvez-vous ...

CREQUI.

Eh! mes amis! quel Dieu vous intéresse à mon sort?

ELOI.

La pitié...

BATHILDE.

L'amitié...

ELOI.

Votre malheur...

BATHILDE.

La bonté qui se peint dans vos traits... Sauvez-vous.

ELOI, *en même-temps que sa sœur.*

Sauvez-vous...

CREQUI.

Chers enfans! vous oubliez les chaînes qui me retiennent à ces murailles.

ELOI, *levant les bras & les laissant tomber.*

Ah! mon Dieu! nous n'y avions pas pensé!...

BATHILDE, *élevant un peu la voix.*

Comment donc allons nous faire?

ELOI.

Paix donc! paix donc!... les clefs sont à la ceinture de mon pere.

BATHILDE.

Il dort...

CREQUI.

Il peut se reveiller.

ELOI.

Oh! non... un bon sommeil... & puis... (*il fait le signe de quelqu'un qu'il porte un verre de vin à la bouche*).

(*Eloi va prendre les clefs par dessous la table & Bathilde une main appuyée contre la porte, observe les mouvemens de Ludger*).

CREQUI.

Juste Dieu! ta clémence a vu l'éxcés de mes malheurs & s'est laissé fléchir.

BATHILDE, *revenant vers Créqui.*

Faudra vous enfoncer dans la forêt... vous bien cacher... car elle est remplie des hommes d'armes de notre maître... (*à son frere*) les as-tu?...

ELOI, *qui revient.*

Les voilà... (*il donne une clef à sa sœur*) toi ce cadenat-ci moi l'autre...

CREQUI.

(*Pendant que les deux enfans ouvrent les cadenats de ses chaînes*).

O mon Dieu! permets qu'un jour je puisse reconnaître tant de générosité... un aussi grand bienfait....

(*Les chaînes tombent*).

ELOI.

Vous voilà libre... fuyez....

BATHILDE

Souvenez-vous de Bathilde & d'Eloi qui ne vous oublieront jamais.

CREQUI, *les embrassant.*

Êtres céleftes! . . . ah ! vous vivrez à jamais dans mon cœur..; un jour peut-être . . . mais, que fais-je ?... eh ! mes amis !.... votre pere ? ma fuite l'expose, peut-être, à toute la vengeance de mes tyrans... peut-être leur fureur.... non, non, je ne puis accepter un bienfait que, peut-être, il payerait de sa vie.

BATHIDE, *effrayée.*

De sa vie! jufte Ciel !...

ELOI, *vivement.*

Paffe, fi on lui avait confié la garde du petit Craon, qu'ils ont fait prifonnier, & que je l'euffions laiffé s'échapper... mais vous... vous n'êtes pas un Crèqui !

CREQUI, *avec le plus vif intérêt.*

Le jeune Craon... prifonnier ?... de Beaudouin ?

BATHILDE.

Jufqu'à ce que la Châtellaine ait époufé notre maître...

ELOI.

Et fi elle ne s'y détermine pas cette nuit... demain, c'eft fait du pauvre petit.

CREQUI, *avec la plus grande vivacité.*

Oui j'accepte vos offres... O Dieu ! ne permets pas que le crime s'acheve !

ELOI.

(*Aidant Créqui à monter fur la table par deffus laquelle il faut qu'il paffe pour fortir*).

Montez doucement . . . point de bruit . . .

(*Ludger fait un mouvement, ils s'arrêtent tous effrayés; il faut obferver que Bathilde a déjà paffé par deffous la table & qu'elle tend la main à Créqui, lequel eft prêt à enjamber par deffus le corps de Ludger. Eloi, encore dans la Tour, le foutient & tous, à l'inftant où Ludger fe remue, reftent dans l'attitude où ils étaient; Bathilde, une main tendue vers Créqui; Créqui, appuyé d'un côté fur la main d'Eloï, la jambe en l'air, & Eloi dans la pofition où il était en foutenant Créqui*).

ELOI, *à fa fœur.*

Non, non... donne lui la main... du courage...

(*Créqui enjambe par deffus Ludger, faute à terre; Eloi traverfe de même & dit à fa fœur en même-temps*).

Ouvre la porte . . . ouvre.

BATHILDE, *ouvre la porte qui eft cenfée donner fur le grand chemin.*

La voilà !

TOUS DEUX, *à Créqui.*

Sortez, fuyez, courez . . . .

CREQUI, *levant les bras au Ciel.*

Grand Dieu ! protege-moi

(*il fort*).

SCENE VII.

ELOI, BATHILDE, LUDGER, *toujours endormi.*

FINALE.

(*Les deux enfans tombent chacun sur un escabeau & portent la main sur leur cœur*).

ELOI.

Il est parti . . .

BATHILDE.

Le cœur me bat.

ELOI, *arrange la chambre & refermant la porte.*

Remettons tout en bon état.

BATHILDE.

Rassure ta sœur, mon cher frere ;
Ah ! que je tremble pour mon pere ! . . .
Sans doute on va venir.

ELOI.

Tout va se découvrir.

BATHILDE.

Un mot va nous confondre.

ELOI.

Que dire ? que répondre ?

BATHILDE.

Voilà déjà le jour qui luit,
Hélas ! déjà la nuit s'enfuit.
N'entends-tu pas du bruit ?

ELOI.

Eh ! oui, j'entends du bruit.

BATHILDE.

Ah ! sur mon cœur un fardeau pese.

ELOI.

Jette toi là sur cette chaise,
Pour dormir faisons nos efforts.
Comme un mot pourrait nous confondre,
Ne faut jamais . . . . répondre,
On te dira, Bathilde . . .

BATHILDE, *elle s'asseoit & ferme les yeux.*

Je dors.

(*Elle se leve & va à son frere*).

Ils vont te dire Eloi . . .

ELOI, *s'asseoit & ferme les yeux.*

Je dors.

TOUS DEUX.

BATH. On vient ici, j'entends du bruit.
ELOI. J'entends j'entends du bruit.
BATH. Rassure ta sœur, mon cher frere,
Ah ! que je tremble pour mon pere !
ELOI. Voilà que j'ai peur pour mon pere !

(*Les enfans écoutent*).

SOLDATS, *dans les coulisses.*
Reveillez vous gens de céans.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, DES SOLDALS *armés.*
(*Ludger toujours est endormi*).

SOLDATS.

Réveillez-vous il en est temps
Voici déja l'aurore,
Peut-on dormir encore ?
Reveillez-vous il en est temps.
(*Ils sécouent Ludger*).
Ludger

LUDGER.

Je dors.

SOLDATS.

Eloi ?

ELOI.

Je dors.

SOLDATS.

Bathilde ?

BATHILDE.

Je dors.

SOLDATS.

Quoi, tout résiste à nos effors!
Il n'est plus temps que l'on sommeille,
Allons, allons que l'on s'éveille.
Entendez-vous ? entendez-vous ?

LUDGER, *s'éveillant.*

Que voulez-vous ?

SOLDATS.

Il ne faut pas qu'on nous retarde,
L'homme commis à votre garde,
Rendez-le nous.

LUDGER, *se frottant les yeux.*
Oh ! c'est très facile à comprendre,
Comme j'lai pris il faut le rendre.
C'est juste, ça j'ai deviné....

SOLDATS.

Ah! comme le bon hommme est ivre.

LUDGER.

Donnez-vous la peine de me suivre,
Il vous attend impatiemment.

LES ENFANS.

Ah! quel moment! ...
(*Ludger ouvre la porte de la prison.*).

SOLDATS.

Où donc est-il le prisonnier !

LUDGER, *stupéfait.*

C'est singulier ! . . .
Voilà toujours, voilà ses chaînes,
Peut-être qu'avec un peu d peines,
Nous trouverons le prisonnier.

UN SOLDAT.

Le prisonnier qu'on cherche ici,
C'était Créqui

LUDGER, *étonné.*

C'était Créqui !

SOLDATS.

Traître ! c'est l'arrêt de ta mort.

ENFANS.

Qu'avons-nous fait ! quel triste sort !. . .

LUDGER.

Puisque j'avais fermé la porte.
Comment voulez-vous donc qu'il sorte ?

SOLDATS.

Tu vas périr, tu vas périr.

LUDGER.

Mais ayez donc un peu de d'patience,
Le prisonnier n'a pu sortir.
Voilà les clefs . . .

SOLDATS.

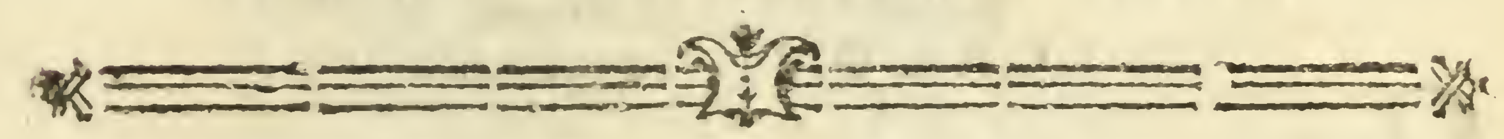
Qu'elle insolence !
C'est l'arrêt ta mort.

LUDGER, *& ses enfans.*

Quel triste sort ! . . .

(*Les Soldats entraînent Ludger malgré les enfans*)

FIN DU DEUXIEME ACTE.



ACTE III.

Le Théâtre réprésente une épaisse forêt qui s'éclaircit légérement en gagnant une montagne que l'on apperçoit dans l'enfoncement. Elle est ombragée d'arbres, à travers lesquels il est impossible de passer & d'agir. Vers l'aile gauche du Théâtre, est une Caverne taillé dans le roc. Sur une grosse pierre qui servait à enfermer l'entrée, est assis le jeune Craon, pieds & mains liées; des Soldats endormis garnissent l'autre côté de la scene ; le jour commence à paraître.

SCENE PREMIERE.

CRAON, *assis & garoté*, SOLDATS *endormis.*

CRAON.

C'est donc ici qu'il faut attendre la mort ! . . environné de

soldats, à qui l'ordre est donné de m'arracher la vie, si le soleil se leve & ne voit point ma mere enchaînée pour jamais à son persécuteur ; chaque instant, hélas ! me conduit au terme de mes jours...., ces gardes inhumains.... ils sont ensevelis dans un profond someil.... je pourrrais fuir, leur échapper.... & des liens cruels ! . . . tout est fini pour moi.

ROMANCE.

1er couplet.

Une lumiere vive & pure,
Va de la nuit chasser l'horreur ;
Tout s'anime dans la nature,
Tout ici me peint mon malheur.
Ces oiseaux qu'éveille l'aurore ;
Ces oiseaux doucement émus,
Ils chanteront demain encore,
Mais je ne les entendrai plus.

2e.

Objet de l'amour la plus pure,
Toi qui partage mon malheur ;
Toi qui reçus de la nature,
Tant de droits si chers à mon cœur.
O ma mere ! une douce aurore,
Luit à mes regards éperdus,
Elle naîtra demain encore ;
Mais ton fils ne la verra plus.

Ma mere ! ma tendre mere ! recevez mes adieux ! O ma mere ! ne m'oubliez jamais.

SCENE II.

CREQUI, *paraissant à travers les arbres*, CRAON, *enchaîné*, SOLDATS, *endormis*.

CREQUI, *du fond*.

Quels accens plaintifs ont frappés mon orreille.

CRAON.

Puisse le Ciel ajouter à vos jours ceux qu'un destin plus doux paraissait me promettre.

CREQUI.

Quel sentiment inconnu m'agite... cette voix....

CRAON.

Toi qui ne me survivras pas, viellard chéri ; soutient de mon enfance, ton fils ne te pressera plus dans tes bras... adieu, mon pere. adieu....

CREQUI, *il descend*.

Tout mon sang s'est emu.... mon cœur palpite.... il s'élance vers cet infortuné.... sans doute il a besoin de secours.... dut ma pitié m'être funeste, dut-elle me livrer à mes ennemis cruels... avant de mourir, sauvons du moins un malheureux.

CRAON.

Quel bruit se fait entendre . . . on s'avance vers moi . . ! on me cherche . . . il faut mourir.

CREQUI.

(*Se trouve près de la caverne, est apperçu par le jeune Craon qui tombe à ses genoux*).

CRAON.

Oh ! qui que vous soyez ayez pitié de moi... je ne vous ai jamais offensé ....

CREQUI.

Un enfant chargé de liens... environné de Soldats... (*Il délie les cordes qui l'attachent*). Qui es-tu jeune infortuné ? ... serais tu le fils de Créqui ; es-tu Craon !

CRAON, *effrayé de la vivacité de ses paroles, & de son action.*

Non, non, non ... ah ! ne me tuez pas, ne me tuez ...

CREQUI, *avec douleur.*

Ce n'est pas lui ... n'importe, sois libre ... qui ta reduit dans cet affreux état; pourquoi ces soldats que je vois autour de toi ; en veut-on à tes jours ?

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LANDRI, *à la tête d'une Troupe de Paysans armés.*

(*Les Soldats sont endormis, Créqui & le jeune Craon sont à l'entrée de la caverne. Le jeune Craon allait répondre quand il en est empêché par le bruit qu'il entend. Tous deux prêtent l'oreille avec inquiétude. Landri à la tête de sa Troupe s'avance lentement au milieu des arbres, à travers les broussailles, le corps courbé, cherchant à se cacher & s'arrêtant à chaque pas.*

CHŒUR, DIALOGUE.

LANDRI.

Observons un profond silence.
Taisez-vous tous, chut ! point de bruit.

CREQUI ET CRAON.

Dans lés bois, ami, l'on s'avance,
Taisons-nous tous, chut ! point de bruit.

LANDRI.

Que chacun lentement s'avance,
Suivez la voix qui vous conduit.

CREQUI ET CRAON.

Observons un profond silence,
Ne fuis pas, secourable nuit.

LANDRI ET PAYSANS.

Observons un profond silence,
Taisons-nous tous, chut ! point de bruit.

CREQUI, *à Craon.*

Aimable & faible créature,
Fuis dans cette caverne obscure,
Echappe au péril, cache toi,
Et laisse les dangers pour moi.

CRAON, *à Créqui*

Hélas ! ami, ma perte est sûre ;

Mais ton courage me raſſure,
Au péril te livrer pour moi !
Qu'au moins je meure auprès de toi.

LANDRI ET PAYSANS.

Paix ! taiſons-nous, &c.
Ne vois-tu pas là bas.

QUELQUES SOSDATS.

Prenons par cette route obſcure,
Amis notre vengeance eſt ſûre.

(Craon entre dans la caverne, Créqui le cache & puis ne craignant plus que pour lui, s'avance un peu).

LANDRI, *à Créqui qu'il prend à la gorge.*

Que fais-tu là ? que fais-tu là ?

LES PAYSANS.

Il répondra, il parlera.

CREQUI.

Qui cherche-tu ! que me veux-tu !

LES PAYSANS.

Il nous eſt inconnu.

LANDRI,

Es tu l'ami de ces Soldats !
Tu répondras, tu parleras,
Qu'as-tu fait réponds-nous brigard,
De ton captif, du faible enfant !

CREQUI.

Le cherchez-vous pour l'immoler !

LANDRI.

Nous le cherchons pour le ſauver.

CREQUI.

Je l'ai trouvé !
Des mains de ces Soldats,
Des horreurs du trépas !
Des coups affreux de la vengeance,
J'ai ſauvé ſon enfance.
D'un glaive armez mon bras,
Heureux de trouver le trépas,
En ſauvant l'innocence.

LANDRI ET PAYSANS.

Protégeons ſa faible innocence,
Loin de ces lieux guidons ſes pas.

SOLDATS, *qui dormaient*

Aux armes ! voilà l'ennemi.

LANDRI ET PAYSANS.

Vengeons le ſang de Créqui.

(Ils s'élancent ſur les Soldats de Beaudouin, le combat s'engage & ſe paſſe un moment ſous les yeux des Spectateurs, mais bientôt les Soldats ſont repouſſés & on les perd de vue, ainſi que les Payſans).

SCENE

SCENE IV.

(*Il fait grand jour*).

ADELE, *échevélée & dans le plus grand désordre.* GERARD, *soutenu par quelques Viellards & par des Enfans, de vielles Paysannes qui aident Adele à marcher.*

ADELE.

ARrêtons-nous ici.. je ne puis aller plus loin... mes forces m'abandonnent (*elle tombe assise sur la pierre qui est censée clore la caverne*) c'est ici que mon sort doit finir.

GÉRARD.

O ma fille ! ranime ton courage... le généreux Renti combat pour notre defense, le Ciel protégera ses armes.

ADELE.

Renti s'est vainement armé pour nous sauver.... ses secours arrivent trop tard.... mon fils n'est plus... je l'ai perdu... que m'importe la vie.... fuyez, mon pere, fuyez.... chers amis, entraînez-le ...

GÉRARD.

Moi, te quitter !

ADELE.

Renti succombe.... Beaudouin est vainqeur.... Beaudouin va nous poursuivre, conservez vos jours, & laissez moi périr.

GÉRARD

Hier, plus forte que tes malheurs, tu défiais la fortune tu consentais à vivre...

ADELE.

Ah ! j'étais mere alors.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CRAON, *qui ne peut être vu que par le public.*

CRAON.

QUels accens !

GERARD.

Ton fils respire, encore, conserve-toi pour lui.

ADELE.

Non, non il a péri ...

CRAON, *sortant de la caverne, & s'élançant dans les bras de sa mere.*

Ma mere ! ...

ADELE, *avec un cri de joie.*

Le voilà !

GERARD.

Juste Dieu !

ADELE.

C'eſt toi que je tiens dans mes bras !.. tu vis ... je te revois !..

GERARD.

O mon fils ! qu'elle main ta ſauvé ?

CRAON.

Ici, chargé de liens ... entouré d'hommes armés ... j'attendais la mort, & je vous appellais à mon heure derniere ... un homme, un inconnu ... un Dieu ſe préſente... mes gardes s'étaient livrés au ſommeil ... cet inconnu briſe mes liens, me preſſe contre ſon cœur, me baigne de ſe larmes, & me force à me refugier dans cet antre ... bientôt j'entends ſa voix, il crie aux armes ! ... des accens tumultueux retentiſſent de toutes parts, on ſe mêle au combat.

(Les ſoldats traverſent la montagne, Créqui à la tête).

(On entend un bruit de guerre, on voit dans le lointain des partis qui combattent).

Les voilà... regardez .. ſur la montagne... ici... dans l'épaiſſeur du bois. (*Créqui parait dans l'éloignement*). Voyez mon libérateur... c'eſt lui dont le glaive renverſe tout ce qui s'oppoſe à ſa fureur... le voilà ! c'eſt lui.

(Gérard, Adele & Craon ſe jettant à genoux pendant que l'on combat dans le bois & ſur la montagne).

Trio.

ADELE, GÉRARD, CRAON.

Sois notre appui, Dieu puiſſant que j'implore !
Vieille ſur eux, Dieu que j'adore !

ADELE.

Quoi de tous côtés le ravage,
Pourſuit nos pas !

TOUS TROIS.

Partout nous trouverons la carnage,
Partout l'horreur & le trépas.

(Créqui paſſe).

Héros qui prend notre défenſe,
Et combat pour notre intérêt,
Brave guerrier, d'un tel bienfait,
Dans ton cœur eſt la récompenſe,

(On voit repaſſer Créqui, les Soldats fuyent rapidement).

Vielle ſur lui,
Dieu puiſſant que j'adore !
Dieu que j'implore,
Signale ton appui.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CREQUI, *à la tête d'un parti de Payſans armés.*

CREQUI, *à ceux qui l'environnent; il a le glaive à la main; ſa parole eſt élevée, ſon geſte animé, ſa marche rapide, il prale du fond du théâtre.*

CEt enfant m'inquiéte. . . ; s'il était retombé au pouvoir de

Beaudouin! ... suivez-moi vers cette caverne, (*il apperçoit Gérard, Adele & Craon, il s'arrête, les regarde, s'écrie en tombant dans les bras de quelques Paysans qui sont près de lui*). Les voilà!... ô mon Dieu!

ADELE, *courant à lui.*

Il est blessé sans doute... ô vous qui sans nous connaitre avez osé prendre notre défense... seriez-vous blessé?

CREQUI, *se ranime par dégré.*

Rassurez-vous.. mon sang n'a point coulé.. mais lorsqu'après tant d'infortunes... Ah! le voilà cet enfant que de lâches....

GERARD.

Qui est ce brave guerrier?

ADELE.

Qui êtes-vous? parlez.

CREQUI.

Le plus heureux des hommes... & cette nuit j'en étais le plus infortuné.

CRAON.

Vous pleurez! & pourquoi pleurez-vous, environné des heureux que vous avez fait?

CREQUI.

Cet enfant.... quel est-il? vous appartient-il?

GERARD, *vivement.*

Tu ne le connais pas?

ADELE.

C'est l'unique bien d'une mere, d'une épouse infortunée...

GERARD.

Le seul espoir d'un malheureux viellard... cet enfant que tu as délivré, mon ami... sais-tu bien que c'est le fils du brave Raoul de Créqui.

(*Créqui éleve, avec transport, Craon entre ses bras & l'embrasse à plusieurs reprises*).

ADELE.

D'un époux adoré.

GERARD.

De mon fils... de mon bien aimé.

CREQUI.

(*Il baise avec ivresse la main d'Adele, & tombe aux pieds de Gérard.*

(*à sa femme*) D'un époux adoré... (*à son pere*) de votre bien aimé?

GERARD.

Leve-toi, mon ami, leve-toi... c'est devant Dieu seul... ou devant un pere, que, sans s'humilier on peut ployer les genoux.

CREQUI, *à son pere & à sa femme en leur prenant les mains.*

Vous n'avez point oubliez Créqui!... quoi vous l'aimez encore?

ADELE, *avec explosion.*

Mon pere, il a connu Créqui!

CREQUI.

Né dans ces lieux, j'y fus élevé, (*à sa femme*) vous-même quelquefois daignates m'y sourire...

GERARD.

Mon fils avait le même son de voix.

ADELE.

Oui... cette voix qui arrivait si facilement au cœur... mon pere, tel était son maintien... & ne distinguez-vous pas des traits... mes genoux fléchissent... les forces m'abandonnent.... mais, non, ce n'est pas lui... j'ai pu survivre à l'excès du malheur, je ne survivrais pas à l'excès de ma joie... ah dites... continuez... parlez-moi de Créqui.

CREQUI.

Je vous vis recevoir de lui un anneau divisé...

ADELE, *montrant à son doigt la moitié de cet anneau.*

La voilà cette moitié si chere... qui ne rejoindra jamais celle que la tombe engloutit avec lui.

CREQUI.

Non, Madame, il n'a point péri...

ADELE.

Juste Dieu !

GERARD.

Que dis-tu ?

CRAON.

Mon pere vit encore !

CREQUI.

Il est libre... vous l'allez voir paroître... mais avez-vous surmonté l'infortune ? promettez moi...

ADELE.

Mon fils approche... regarde... voyez, mon pere... il était ainsi ; voilà ses yeux quand il les attachait sur moi. (*Créqui presse Gérard contre son cœur*).

GERARD.

Voilà comme il me pressait entre ses bras.

(*Créqui tire de son sein & baise à plusieurs reprises le tissu de cheveux qu'il a reçu d'Adele*).

ADELE.

Que tenez-vous-là ?

CREQUI.

Les seuls biens qu'on n'a pu me ravir.

GERARD, *vivement.*

Un bracelet.

CREQUI, *se précipitant aux genoux d'Adele.*

Et l'anneau précieux...

ADELE. *s'élançant dans les bras de Créqui.*

C'est Raoul !...

GERARD.

Ah ! mon fils !

CRAON.

Ah ! mon pere !

QUATUOR.

ADELE, GERARD, CRAON.

Dieu c'eſt lui-même,
Bonheur inattendu !
Le Ciel nous l'a rendu,
Plaiſir extrême.

CREQUI, *à Adele.*

Eh ! quoi tu me reconnaîtrais,
Défiguré par le malheur ?

ADELE.

Il peut avoir changé tes traits ;
Mais il n'a pas changé mon cœur.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LAHIRE, *à la tête d'une troupe de Soldats armés.*

ADELE, GERARD, CRAON.

C'eſt lui, Lahire, c'eſt lui-même.
Bonheur inattendu !
Créqui nous eſt rendu.

LAHIRE.

C'eſt vous, ô mon cher maître !
Devant vous tout va plier.
Renti vous a vengé d'un traître :
Beaudouin eſt priſonnier.

ELOI, BATHILDE, *entrant.*

C'eſt lui-même !
Bonheur inattendu !
Le Ciel nous l'a rendu.

BATHILDE, *ſeul à Créqui.*

Des Soldats ont pris not'pere...

ELOI, *à Créqui.*

On l'accuſe, on veut l'punir.

BATHILDE, *à Créqui.*

Vous êtes honnêt'hom'j'eſpere.

ELOI, *à créqui.*

Pas vrai, vous allez revenir ? (*Il l'engagent à revenir*).

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LANDRI, *à la tête d'une Troupe de Payſans armés, qui conduiſſent priſonnier pluſieurs Soldats de Beaudouin, &* LUDGER.

LES ACTEURS DE LA SCENE VII.

Oui, Landri, c'eſt lui-même,
Bonheur inattendu !
Le Ciel nous l'a rendu.

LANDRI.

Votre intérêt, ô mon cher maître !

Lui seul nous a rendu guerrier ;
Regardez les soldats d'un traître,
Vaincus par nous, & prisonniers.

ADELE.

O jour heureux, ô jour prospere !
Heureuse femme ! heureuse mere.
Les jours du malheur sont finis.

CREQUI.

O jour heureux ! ô jour prospere !
J'embrasse ma femme & mon pere,
Entre mes bras je tiens mon fils !

GERARD.

O jour heureux ! ô jour prospere !
La vie encor me sera chere.
Entre mes bras je tiens mon fils.

TOUS.

O jour heureux ! ô jour prospere !
Nos malheurs sont finis.

LANDRI.

Nous avons renversé la Tour funeste où Beaudouin renfermait ses captifs... voilà les Soldats qui la défendaient & voilà le coquin qui en avait les clefs.

CREQUI.

C'est le geolier de ma prison.

LUDGER.

Eh ! mon Dieu oui, c'est moi-même... vous devez m'en vouloir.

BATHILDE, *se jettant aux genoux de Créqui.*

Monseigneur, si not'pere vous a fait de mal...

ELOI.

Je vous ont fait autant de bien que j'ons pu...

BATHILDE.

Faut tacher que l'un....

ELOI.

Fasse passer l'autre...

CREQUI, *les relevant.*

Non, mes enfans, je n'oublirai jamais que je vous dois ma liberté... (*à Ludger*) Sois libre... reste fidele à tes maîtres si tu crois que ton devoir t'y contraint... sinon, demeure auprès de moi avec tes enfans, j'aurai soin d'eux & de toi.... & ne te ferai jamais servir à persécuter l'innocence.

LUDGER.

Oh ! bien en ce cas là... je reste ici.

LANDRI, *à Créqui.*

Retournons au Château... venez ordonner du sort de Beaudouin, vous devez le punir, vous venger, le livrer....

CREQUI, *noblement.*

A ses remords... ou au désespoir d'un crime infructueux ; c'est pour l'homme pervers le plus grand des supplices.

SIRE DE CREQUI

CŒUR GÉNÉRAL.

O jour heureux mille fois!
O jour d'ivresse !
Jour d'alégresse ,
Unissons nos cœurs & nos voix.
Chantons le fortuné retour
D'un héros, d'un guerrier fidele.
A la gloire, à l'amour,
Ainsi qu'à sa belle.

FIN.